

Joséphin SOULARY



# LA CHASSE AUX MOUCHES D'OR

— La GabKalthèque —

Joséphin SOULARY

LA CHASSE  
AUX MOUCHES D'OR

1876

À E.P.

---

*J'avais au vent jeté ma plume ;  
Tu l'as remise entre mes doigts ;  
En t'offrant cet humble volume,  
Je te rends ce que je te dois.*

J.S.

## AVIS AU LECTEUR

Par ces temps désolés d'averses continues,  
Le *Sagittaire* a mis ses flèches à couvert,  
Et, captif comme vous, frères en saint Hubert,  
J'ai chassé, dans ma chambre, aux visions cornues.

De mon léger butin le don vous est offert ;  
C'est un salmis risqué de choses saugrenues ;  
L'Amour même s'y voit, — phénix tombé des nues  
Qui serait mieux le fait d'un braconnier plus vert.

Mais vous savez : hâbleur et chasseur, c'est tout comme.  
N'allez pas prendre au mot ces beaux exploits qu'on nomme  
*Affût à la raison, Battue au sentiment* ;

Tout est feint. — Le poète est un dieu qui s'abdique  
Pour complaire à vos goûts : vous l'aimez quand il ment,  
Vous ne le croiriez pas s'il était véridique.

1<sup>er</sup> novembre 1875

## OUVERTURE

*Ma lyre est un crayon de deux sous, – n'en déplaie  
Aux archanges pinceurs de luths harmonieux.  
J'aime à le voir courir, libre et capricieux,  
Au gré de son humeur, après quelque antithèse.*

*Dans ces jeux d'aventure où mon cerveau s'apaise,  
L'imprévu fait surgir mille traits curieux  
Que je fixe au papier, tantôt mal, tantôt mieux,  
Sans nul art, et selon l'heure bonne ou mauvaise.*

*L'Éternel, j' imagine, un jour de nonchaloir,  
Avec les éléments jouant sans le vouloir,  
Créa l'homme au hasard comme moi ce poème.*

*S'il y regarde, il doit se dire par instant :  
« Dieu ! que c'est laid ! mais, bah ! qu'il vive tout de même ! »  
– Je n'ai guère fait pire, et j'en dis tout autant.*

# LA BATTUE AU SENTIMENT

La tendresse est le repos de la  
passion.

---

Le châtiment de ceux qui ont trop  
aimé les femmes est de les aimer  
toujours.

(J. JOUBERT. — *Pensées.*)

## LE SPHINX

L'arc au poing, j'affrontais la forêt qui recèle  
Tant de meurtres humains, sourds et mystérieux,  
Quand m'apparut, couché dans la pose des Dieux,  
Le Sphinx-Amour, moitié lion, moitié pucelle.

« — Monstre aux ongles aigus, à la douce mamelle,  
Propose ton énigme à d'autres curieux ;  
Pour moi, j'accours venger les mânes des aïeux ! »  
— Et j'allai droit à Lui, les yeux fixés sur Elle.

L'arc bandé, d'un bras sûr j'ajuste l'assassin,  
Et voici : le dard siffle et, trouant le beau sein,  
Jusqu'à moi fait jaillir l'écume purpurine.

Elle, y portant la lèvre : « — Enfant, tu visais bien !  
Mais le fer enchanté s'est trompé de poitrine,  
Et le sang que je bois, regarde, c'est le tien ! »

## TROP TARD !

Aussitôt qu'un être nouveau  
S'éveille à la lumière humaine,  
Deux servants, l'Amour et la Haine,  
Portent la main sur son berceau.

Le mien n'eut pas ce double sceau ;  
Depuis mon aurore lointaine,  
Chaque jour qui luit me ramène  
Sous les coups du méchant bourreau.

À son implacable colère,  
Génie au pouvoir tutélaire,  
M'avez-vous donc abandonné ?

« — Moi ? répond l'ange à tête blonde,  
Je n'ai qu'un tort : c'est d'être né  
Bien après ta venue au monde. »



## PHILÉMON ET BAUCIS

Seuls gardiens d'un vieux temple où le culte s'oublie,  
Les deux arbres, sacrés par de pieux récits,  
Qui furent autrefois Philémon et Baucis,  
Se penchent l'un vers l'autre avec mélancolie.

Quand l'amoureuse Nuit, de beaux songes remplie,  
Fait voyager les Dieux dans les airs obscurcis,  
Les cœurs emprisonnés sous ces rameaux durcis  
Exhalent cette plainte au souffle qui les plie :

« Voir, inertes témoins, gens et choses passer,  
Et, se sentant si près, ne pouvoir s'embrasser,  
Est-il, ô Jupiter, un plus noir maléfice ?

Que réserve aux méchants ton cruel bon plaisir,  
Si tu gardes aux doux cet infernal supplice :  
L'amour éternisé dans l'impuissant désir ? »

## LES ASSISES DE L'ÂME

Le cœur m'excuse en vain : t'aimer était un mal !  
Je l'allais oublier, mais le remords m'éclaire.  
Ma conscience en deuil vient d'évoquer l'affaire  
Au huis-clos redouté de son noir Tribunal.

Là, siègent trois pouvoirs en conflit ordinaire :  
Un grave accusateur au timbre sépulcral,  
Un défenseur d'office assez sentimental,  
Un juge sans appel, souvent visionnaire.

La cause est exposée, et le juge s'endort.  
Mon défenseur aux vents jette sa plaidoirie,  
Et moi, pauvret, je tremble, incertain de mon sort.

Mais voici qu'au moment où l'accusateur crie :  
« Point de pitié ! ce crime a mérité la mort ! »  
Le juge se réveille, et dit : « Qu'on les marie ! »

## VERBA VOLANT

La bouche aux serments s'ouvre en vain,  
C'est en extase qu'on adore ;  
Tel beau transport s'est cru sans fin  
Qui dans un baiser s'évapore.

Crois au désir qui me dévore,  
Soif d'étrange et de surhumain,  
Renaissant, plus ardent encore  
Des mille ivresses de ton sein.

Le cœur est fort ; la chair se lasse.  
Quand tous nos sens demandent grâce,  
Lui s'éveille, et crie : « À mon tour ! »

Ainsi passant de l'acte au rêve,  
Je t'entretiens en moi sans trêve,  
Folie auguste de l'amour !

## CONTRE FORTUNE...

Épris d'indépendance, et de près enchaîné,  
Un jour, il s'était dit : « Puisque la plainte est vaine  
Faisons mieux ; prouvons-nous, s'il se peut, que la chaîne  
Est douce, et que la geôle est un lieu fortuné. »

Alors, il vous chanta d'un ton passionné,  
Sage Hymen, Dieu grondeur de la Vertu hautaine,  
Et vous, chastes ébats tempérés de migraine,  
Et toi, Devoir jaloux à ton ombre obstiné.

Ce mensonge, il l'a cru, — n'allez pas en sourire, —  
Il l'a cru, tout le temps qu'il a mis à l'écrire ;  
Mais le moment d'après, il n'en croyait plus rien.

Hélas ! nul ne t'a pris au sérieux, poète !  
Et celle qui, t'aimant sans contrat, t'aimait bien,  
A puni sur ton cœur cet écart de ta tête.

## PAGE INTIME

Qu'ils chantent leurs secrets, les oiseaux roucouleurs !  
Ton amour n'aura vu, sur sa chère blessure,  
Ni bouche venimeuse essayer sa morsure,  
Ni banale pitié semer ses fades fleurs.

C'est assez qu'une autre âme en garde la mesure,  
Et que l'œil qui voit tout en ait compté les pleurs.  
S'il fut coupable ou non, Dieu le sait ; ses douleurs  
L'ont absous du remords autant que de l'injure.

Mais quoi donc ! au mépris des feux les plus touchants,  
Ton nom ne vivrait pas, douce femme, en des chants  
Où se peuvent mirer tant d'autres, moins aimées ?

Livre aux flammes ces jeux d'un caprice moqueur,  
Et tu verras surgir, de leurs vaines fumées,  
Cette page discrète où j'embaume ton cœur.

# PLAISIR MÊLÉ

À MON AMI J.B.

Puisque tu vas quitter notre sol bas et triste  
Pour ces lieux où l'air libre élargit les poumons,  
Où tout est haut et fier, les âmes et les monts,  
Ami, je te confie une aimable touriste.

Tu le connais, ce cœur d'amoureuse et d'artiste ;  
Son absence me livre au plus sot des démons ;  
Mais c'est chérir pour lui l'être que nous aimons,  
Qu'ouvrir à son essor notre bras égoïste.

Il faut qu'en son plaisir elle compte le mien ;  
Je garderai pour moi la peine qui s'y mêle.  
Dis-lui donc mon bonheur : mon souci, n'en dis rien.

Quand elle reviendra frapper au nid fidèle,  
Je veux cacher ma joie, et la tromper si bien  
Qu'elle ne saura pas que j'ai pleuré loin d'elle.

## SUR LE BEAU LAC

(IMPRESSIONS D'UNE TOURISTE)

Sur le beau lac, rayé par la barque rapide,  
Où l'aller est joyeux, où le retour est sûr,  
Dieu ! qu'on est bien, bercée entre le double azur  
Du flot éblouissant et de l'éther limpide !

La Vie est en amour ! tout est beau ! tout est pur !  
L'extase emplit mon sein, ma paupière est humide,  
Et je me sens pareille à cet oiseau timide  
Qui s'est, au grand soleil, grisé de raisin mûr.

Ah ! lui, s'il était là ! comme il ferait éclore,  
Dans sa splendeur naïve, et plus vivante encore,  
La pensée endormie en mes sens enchantés !

Mais seule, j'accomplis la course aventureuse,  
Et l'ami de mon cœur n'est pas à mes côtés :  
Ô mon âme ! tiens bon ! défends-toi d'être heureuse !

## LA ROUTE OÙ VONT TES PAS

La route où vont tes pas, les miens l'avaient tracée.  
Malgré le ciel en fête et le charme du lieu,  
J'y passais, contristé de ton dernier adieu,  
Et mon front se courbait, chargé de ta pensée.

Je vois encore, au pied d'une cime élancée  
Où l'on pourrait tenter l'escalade de Dieu,  
Un petit sentier vert, côtoyant ce lac bleu  
Dont il est doux de faire, à deux la traversée.

Une fleur était là qui tout bas m'a parlé :  
« Je suis le *memento* de l'Amour exilé ! »  
Je l'embrassai trois fois pour toi, deux fois pour elle.

Peut-être au même endroit t'attend la fleur fidèle ;  
Reprends-lui mes baisers, ou mets les tiens sur eux,  
Mais, laisse-la fleurir pour d'autres amoureux.



## PAR UN DE CES MATINS

Par un de ces matins où, des monts aux ravines,  
Circule, tout chargé d'enivrante senteur,  
Ce souffle du printemps, dont la tiède moiteur  
Entr'ouvre, mieux qu'un fer, le sol et les poitrines,

Nous marchions, elle et moi, le long des aubépines,  
Heureux, sentant venir ta bénigne chaleur  
De nous plus que des cieux, ô soleil enjôleur  
Qui n'es qu'un astre mort pour les âmes chagrines !

Elle embrassait la fleur, l'épi, l'arbre muet,  
Hélait l'écho, musait aux buissons, saluait  
L'insecte, et disait : « frère » à l'oiseau qui s'envole.

Je la regardais faire, et j'étais si content,  
Que dans la peur de voir cesser la chère folle,  
Moi, l'homme sérieux, j'en aurais fait autant.

## DUO D'OISEAUX

L'hirondelle a dit : « L'homme est rajeuni  
Quand il me revoit croisant sur la plaine ;  
Courrière d'avril, ma gâité ramène  
La prière à l'âme et les chants au nid. »

« Malgré vents et flots, l'instinct du banni  
Dirige à coup sûr ma course lointaine.  
Je suis l'Espérance, aile de la Peine,  
Et je suis la Foi, sens de l'Infini. »

L'alouette a dit : « Ma part est meilleure ;  
Tu viens ? j'étais là ; tu fuis ? je demeure ;  
Souffrance et travail sont charmés par moi. »

« Car je suis l'Amour, ivresse et martyr,  
Et quand le soleil de mon cœur m'attire,  
Je monte vers lui, bien plus haut que toi. »

## JE VOUDRAIS CONSERVER SES TRAITS

Je voudrais conserver ses traits ; mais le modèle  
A beau se présenter sous maint aspect friand,  
Je puis non plus fixer ce Protée ondoyant  
Qu'on ne saurait saisir, au vol, une hirondelle.

Vainement je la fais charmante : elle est plus belle !  
Je lui donne l'air doux : le sien est plus riant !  
Vingt fois, j'ai tout repris, complice impatient  
D'un art qui la trahit tout en s'inspirant d'elle.

De dépit, à la fin, j'arrache et foule aux pieds  
L'ébauche de malheur ; puis, triste, je m'assieds  
Devant le cadre vide où sa place est laissée.

Soudain, tout s'y compose ; en suaves accords  
La ligne à la couleur s'allie. — Ah ! la pensée  
Est un peintre divin ! Que ne prend-elle un corps ?

## IL ME SOUVIENT D'UN SOIR

Il me souvient d'un soir où, couché sur la grève,  
Je contemplais la mer, en sa sérénité,  
Douxement haletante, ainsi qu'une beauté  
Dont les flancs amoureux palpitent dans un rêve.

Ondoyant et confus, se succédait sans trêve  
Ce murmure des flots si plein d'étrangeté  
Qu'on dirait le soupir de la Terre, apporté  
Des bords les plus lointains où le soleil se lève.

L'oreille sur ton sein, tel je suis, écoutant  
Le rythmique chanson que fait ton cœur battant,  
Cette autre mer profonde aux abords délectables.

Si calme qu'il paraisse, il en monte toujours  
Je ne sais quels concerts charmants et lamentables,  
Et comme une rumeur de lointaines amours.

## COQUETTERIE POSTHUME

Quand je tiens dans mes bras l'enfant qui m'est fidèle,  
Et que son cœur déborde, et, tout enamouré,  
En plein bonheur, comme un oiseau, s'est essoré :  
« – Oh ! laisse-moi mourir à présent ! » – me dit-elle.

– Mourir ? Et tu souris ! Quel vœu s'est égaré  
Comme un papillon noir, mignonne, en ta cervelle ?  
Qu'en diraient ceux pour qui l'existence est cruelle,  
L'amour faux, le cœur vide, et le beau ciel muré ?

« – Ami, les jours d'ivresse ont leur lendemain triste !  
Je voudrais te savoir, en mon rêve égoïste,  
Inconsolable à l'heure où tu resteras seul.

Jeune et belle, aujourd'hui je mourrais si chérie !  
Comprends-tu ? te charmer, même sous mon linceul,  
Serait le dernier mot de ma coquetterie. »

## LÀ-DESSOUS !...

Quand la Mort (notre heure est écrite)  
Clora ma lèvre et son secret,  
Ta chère main, d'un drap discret  
Me couvrira, suivant le rite.

Et je te vois, pâle, interdite,  
Contempler comment apparaît  
Là-dessous ce qu'on adorait...  
N'en fais rien ! cette vue irrite.

Tu songerais qu'aux jours passés  
Dans l'ardeur des baisers pressés  
Je t'étreignais, effarouchée ;

Et ton cœur ne comprendrait pas  
Que, te sentant sur moi penchée,  
J'hésite à t'ouvrir mes deux bras.

## BARBARIE NOSTER ABUNDAT AMOR

Comme un bourreau rusé qui tend à sa victime  
L'embûche d'un grief aux détours captieux,  
Je t'accuse, et je mets un art très précieux  
À te prendre en défaut sur ta pensée intime.

Défends-toi ! n'as-tu pas ta fierté légitime,  
La pâleur de ton front, les larmes de tes yeux,  
Et ces bras que tu tords en attestant tes Dieux,  
Et ces baisers qu'hier j'aurais payé d'un crime ?

Ton tort, c'est mon amour ! sans quelque orage au ciel,  
Vois combien le soleil aux fleurs serait cruel ;  
C'est raison qu'à travers l'ondée il leur sourie.

Ainsi du cœur. Pour lui, chérir vaut torturer,  
Et le mien ne s'apaise en sa chère furie  
Que par le doux remords de t'avoir fait pleurer.

## TES YEUX

Tes yeux ont les ardeurs des midis, quand il tonne  
Sur le front de l'Été superbe et châtié.

— Rêves-tu d'un délire orageux, expié  
Par ces coups foudroyants dont l'ironie étonne ?

Tes yeux ont les langueurs de ces aubes d'automne  
Où le soleil pâlit, dans les brumes noyé.

— Rêves-tu d'un bonheur doucement ennuyé  
Dans les bras paresseux d'un amour monotone ?

Tes yeux laissent percer, sous leur cil velouté,  
La candeur des enfants, la feinte humilité  
Des esclaves, la morgue insolente des maîtres.

Tes yeux ont la couleur des aciers bien trempés ;  
Glaives d'acier sont-ils, qui ne disent, les traîtres,  
Ni ceux qu'ils frapperont, ni ceux qu'ils ont frappés !



## FAUSSE SORTIE

N'être pas l'un à l'autre, ainsi que l'ombre au corps,  
En tout temps, en tout lieu, sans fil qui se relâche,  
Sans liens étrangers tirant le cœur, sans tâche  
À remplir si ce n'est en d'intimes accords,

Quel supplice ! On s'épie, on se cherche des torts,  
Le doute arrive ; un mot irrite, un geste fâche ;  
Puis on se dit qu'en somme on est fou, que c'est lâche  
De souffrir, quand on peut, d'un coup, briser son mors.

Aussi s'est-on juré de se fuir — tout à l'heure !  
Au bout d'une querelle où le plus méchant pleure,  
On va se dire adieu, cette fois sans merci.

Mais la main tient la main, l'œil plonge en l'œil farouche,  
La bouche courroucée a rencontré la bouche,  
Et — l'on s'aime trop bien pour se quitter ainsi !

## SEMETIPSIUS ARTIFEX

De la laideur abjecte à la pure beauté  
L'échelle a des degrés dont le nombre épouvante ;  
Mais, fiction suave ou chimère énervante,  
Tout, quelque part dans l'être, éclot réalité.

Magicienne unique, en surprises savante,  
Nature ! tu nous tiens par un fil enchanté !  
Ce que l'homme imagine, en son cerveau hanté,  
N'est que le sentiments d'une forme vivante.

J'ai peuplé ma pensée, ainsi qu'un vaste ciel,  
D'enfants aux ailes d'or, d'archanges portant glaive,  
De vierges aux doux yeux, à la lèvre de miel ;

Eh ! qui me dit qu'à l'heure où le Temps clôt sa trêve,  
Notre âme, pour sa peine ou son bien éternel,  
N'ira pas s'incarner à jamais dans son rêve ?

## LE VICTIMAIRE

Le sacrificateur marque au front la génisse  
Qu'il immole aux Destins, ses ennemis anciens.  
Ainsi je t'ai marquée au cœur ; tu m'appartiens,  
Victime de l'Amour, mon culte et mon délice !

Chair ardente, à qui plaît l'extase du supplice,  
Au-devant du couteau de toi-même tu viens ;  
Esprit que j'ai dompté, tu baises tes liens ;  
Mes Dieux n'auront pas eu de plus cher sacrifice !

Ce qu'en ton corps je cherche, attentif assassin,  
C'est l'essence de toi, l'âme, principe et fin ;  
Mais qui sait ? Si la Mort me livrait cette flamme,

Peut-être je voudrais d'un autre volupté :  
Tourmenteur éternel, éternel tourmenté,  
C'est ton corps que j'irais poursuivre dans ton âme !

## MUTA VOLUPTAS

Tu le dis, j'en conviens, je suis capricieux.  
Ma pensée est à moi dans sa fougue infinie,  
Et je n'admets sur elle aucune tyrannie,  
Vint-elle de l'amour le plus impérieux.

As-tu pris de mon cœur et pris de mon génie  
Ce qu'il faut pour calmer tes désirs curieux ?  
Laisse-moi regagner ce ciel mystérieux  
Où je fais à mon gré le nombre et l'harmonie.

Me voyant recueilli, tu me juges boudeur,  
Et, tout près d'en pleurer, tu railles ma froideur ;  
Ah ! que tu connais mal ce grave enfant qui t'aime !

Pauvre jalouse ! alors que tu me crois absent,  
Comme un Dieu je t'emporte en mon rêve puissant,  
Et là, seul, je jouis de toi, malgré toi-même.

## NON EST HIC, RESURREXIT

Le fossoyeur, morne, et la tête basse,  
Entre en mon cœur, et, l'ayant mesuré,  
Sa bêche y creuse une si large place,  
Qu'un géant seul y peut être enterré.

Trou formidable ! il en tient tout l'espace !  
Couchez ici mon Amour expiré !  
Ombres d'hier, le défunt qui vous chasse,  
Veut dormir seul en ce lieu retiré !

Dans ma poitrine à jamais refermée,  
Repose en paix, ô cendre bien-aimée !  
Cruel penser ! si j'allais m'abuser ?

Si mon Amour, tandis que je le pleure,  
Ressuscitait ailleurs sous un baiser ?  
— Tout s'en va ; le tombeau seul demeure !

## LASSATA, SED NON SATIATA

(D'APRÈS UNE PENSÉE DE L. WALTHER)

Nos grandes passions connaissent les dégoûts.  
Chose triste à penser, c'est l'âme la plus tendre  
Qui les sent mieux ; un souffle y peut faire une cendre  
Du passé le plus pur, des liens les plus doux.

Qu'êtes-vous donc, retours implacables, qu'engendre  
La soif d'inassouvi si dévorante en nous ?  
On dirait les fureurs soudaines d'un jaloux  
Sur l'objet convoité qu'il ne veut plus attendre.

Pour moi, je te perdrai sans plaintes ni regrets,  
Bonheur, toujours lointain, même quand de plus près  
Tu rases l'idéal de la visée humaine ;

Privé du bien parfait que mon cœur a conçu,  
J'accepte, Amour, ton legs dérisoire : — la haine,  
Rage des sens trompés et du songe déçu.

## QUI SAIT... ?

Quand l'agonie a fait, d'une face vivante,  
Un masque affreux, cachant aux regards du dehors  
La lutte intérieure où vertus et remords  
Sont aux prises parmi l'angoisse et l'épouvante ;

Sait-on ce que devient, à cette heure émouvante,  
L'endormeuse Raison qui nous rendait si forts ?  
Aux rayons absolus du grand soleil des morts,  
Lève-t-elle sans peur sa lampe décevante ?

À ce moment, peut-être, écrasé de clarté,  
Ton amour qui pour lui voulait l'Immensité,  
Invoquera la Nuit, sombre *in pace* du Crime ;

Et ton âme y plongeant, sourde au plus cher appel,  
Dans un suprême adieu m'enverra de l'abîme  
Son cri désespéré du reproche éternel !

## IN SOMNO ÆTERNO...

L'ange sonnait là-haut la trompe du réveil.  
La terre avait vécu ; sous l'antique poussière  
Tout s'animait ; les morts, aspirant la lumière,  
Deux par deux s'envolaient dans un rayon vermeil.

Cependant, le front lourd de l'angoisse dernière,  
La main froissant le sein, l'œil chargé de sommeil,  
Des ombres que j'aimai, pâles, sous le soleil  
S'avançaient. L'une dit : « Heurtons ! c'est là sa pierre. »

Et soudain j'entendis un lamentable chœur  
De voix criant : « Rends-moi mon cœur ! rends-moi mon  
[cœur !  
Voici l'heure où chacun reprend sa vie aux autres. »

— Femmes, ouvrez mon flanc ; fouillez-y sans frémir,  
Partagez-vous ce cœur fait de la chair des vôtres ;  
Refermez bien ma tombe, et laissez-moi dormir !



## LIBER ESTO

Si tu veux être heureux, sois libre ! — tous les fers  
N'ont pas été forgés sur l'enclume bruyante ;  
Il est des nœuds de fleurs dont l'attache attrayante  
Mieux qu'entraves d'airain martyrisent les chairs.

Si fine soit la main qu'on te tendra ; si clairs  
Soient les yeux qui t'ont vu rougir ; si suppliante  
Soit la voix qui dira ton nom ; si souriante  
Soit la bouche appelant tes baisers les plus chers ;

Passes et fuis ! — Si ta main de force est retenue,  
Coupe-la ! — Si le piège en tes yeux s'insinue,  
Arrache-les ! Le membre amputé peut guérir.

Mais si ton cœur s'est pris en dépit de toi-même,  
Laisse l'espoir, et fais ta prière suprême :  
Condamné de l'Amour, tu n'as plus qu'à mourir !

# LA CHASSE AU BADINAGE

Ce qui est ingénieux est bien près  
d'être vrai.

(J. JOUBERT. — *Pensées.*)

## AU POÈTE JEAN TISSEUR

Dans la moisson du Beau nos parts furent pareilles ;  
Mais tandis qu'à tous vents je gaspille mon grain,  
Ta Muse thésaurise, et tu le tais en vain :  
Ce n'est plus le secret des yeux, ni des oreilles.

Ami, l'Art est à tous ! Du loyer de tes veilles,  
Crois-moi, ne charge pas le douteux lendemain ;  
Dieu fit, pour les donner de la main à la main,  
Et l'or de la pensée et le miel des abeilles.

Partage-nous ces biens qui tentent les larrons ;  
De grand cœur, à ce prix, nous te dispenserons  
De mourir, — tolérance entre nous assez rare !

Sinon, toi mort, les tiens, tardivement contents,  
Se diront ce qu'on dit au convoi d'un avare :  
« Enfin, nous héritons ! Certes, il était temps ! »

## LIRE M'ENNUIE

Lire m'ennuie ; on écrit tant !  
Gros des œuvres de tout le monde,  
Il n'est pas de sot qui ne ponde  
Son petit tome palpitant.

Je fais trop là ce qui m'attend !  
Le trait finaud, la phrase ronde,  
Et l'intarissable faconde,  
Et surtout le geste important.

C'est un salon de douairières  
Où la bouche fait des manières,  
Où le mot n'oserait broncher.

Bureau d'esprit, ô livre honnête !  
Vas au diable ! je vais chercher  
Du bon sens qui ne soit que bête.

## DISTRACTION

C'est dit, je me mets en voyage.  
Tous mes créanciers sont payés,  
Certains yeux que j'aime, essuyés,  
Mes amis baisés au visage.

En route ! j'ai, dans mon bagage,  
Plumes, crayons, riens variés,  
Et, pour les moments ennuyés,  
Mon Horace, l'ami du sage.

La ville est loin ; vive les bois !  
Mais, tout à coup, je m'aperçois  
Qu'en mon étourderie extrême...

Qu'ai-je donc oublié là-bas ?  
— Peu de chose, oh ! rien que moi-même ;  
Tant pis ! — Tant mieux ! hâtons le pas.

## SIMILIA SIMILIBUS...

Quand Nature me fit, elle venait, je crois,  
De mouler quelque femme à la vertu fragile ;  
Elle aura sottement mêlé dans mon argile  
Un peu du limon doux qui lui restait aux doigts.

Quel tort ne m'ont pas fait, près de la gent virile,  
Mes entraînements fous, mes retours maladroits,  
Mes caprices d'un jour, d'une heure quelquefois,  
Ma pente au délicat, mon mépris de l'utile ?

Beauté ! voilà pourquoi tu me tins toujours cher !  
Nous avons des rapports communs d'âme et de chair,  
Instinctifs souvenirs d'une étroite alliance.

Toi, voulant tout savoir ; moi, sachant tout oser,  
Chacun de nous dans l'autre a vu sa conscience :  
Dès lors ce n'était pas la peine de ruser.

## PETITE LAME AIGUË ET FINE

Petite lame aiguë et fine  
Plus riante qu'œil d'amant,  
Plus splendide qu'un diamant,  
Plus pénétrante qu'une épine,

Que me veut ta pointe mutine ?  
Et pourquoi, depuis un moment,  
Comme à son pôle tend l'aimant,  
Va-t-elle ainsi vers ma poitrine ?

Rentre au fourreau ; finis ce jeu ;  
Pour me tenter il faut si peu !  
Un rien — ta piqûre est mortelle !

Celle que j'aime se dirait  
Que je me suis tué pour elle,  
Et Dieu sait comme elle en rirait !

## L'ORATOIRE

Mon oratoire, ô repentie,  
Jette à ma Foi de grands défis !  
Il n'y manque ni crucifix,  
Ni bonne odeur de sacristie ;

Mais quelque Amour aux airs confits  
Assez tendrement s'y châteie,  
Et si ta chair est amortie,  
Le Ciel n'en a pas les profits.

N'est-elle rien qu'une hypocrite,  
Celle qui tient, dans l'eau bénite,  
Son Démon chastement niché,

Et dont l'âme, abîme de feinte,  
Porte, à l'extase du péché,  
L'onction d'une chose sainte ?



## ME, ME, ADSUM...

L'écharpe aux reins, Monsieur le Maire,  
Le nez sur des Codes jaunis,  
Dit : « Moi, la Loi, je vous unis ;  
Pour le reste, c'est votre affaire. »

L'étole au cou, le prêtre austère,  
Citant des textes infinis,  
Dit : « Moi, la Foi, je vous bénis ;  
Pour le surplus, c'est un mystère. »

Or, voilà qu'au seuil du saint lieu,  
Certain enfant, beau comme un Dieu,  
Crie aux époux : « Quelle folie !

Vous vous êtes passés de moi ?  
Mais moi, l'Amour, je vous délie ;  
Je ne connais ni Foi, ni Loi. »

## SONNET D'AOÛT

L'aube est volcan ; midi, fournaise. Août fait éclore  
Comme un embrasement le baiser de l'été ;  
Il ruisselle des cieux, écrasante clarté ;  
L'horizon le déchaîne, orageux météore.

Que faire, par ce temps de chaleur qui dévore ?  
S'étendre au cours de l'eau, dans un bois écarté,  
Tandis que sur le chêne, en dôme frais voûté,  
La cigale emplît l'air de sa note sonore.

Justement, au ruisseau voisin, d'un pied léger,  
Voici Margot qui court, furtive, se plonger.  
Si j'allais dans son bain surprendre l'étourdie ?

Non ! brûle qui voudra près d'un brasier pareil !  
Je n'ai vu que ses yeux, et je tiens le soleil  
Très débonnaire, au prix de cet autre incendie.

## SONNET DE DÉCEMBRE

L'hiver est là. L'oiseau meurt de faim ; l'homme gèle ;  
Passe pour l'homme encor ; mais l'oiseau, c'est pitié !  
Dans un bouquin rongé des rats plus qu'à moitié  
J'ai lu qu'il paie aussi la faute originelle.

La bise a mangé l'air, durci le sol, lié  
Les ruisseaux. — Temps propice aux heureux ! La flanelle  
Les couvre ; au coin du feu le festin les appelle ;  
Mais les autres ? ... Sans doute ils auront mal prié !

Le soleil disparaît sous la brume glacée ;  
C'est l'acteur des beaux jours qui, la toile baissée,  
Prépare sa rentrée au prochain renouveau ;

Et, tandis qu'on grelotte, il vient, par intervalle,  
Regarder plaisamment, l'œil au trou du rideau,  
La grimace que fait son public dans la salle.

## L'ENNUI NAQUIT UN JOUR...

Mon ami m'a souri ; j'ai senti ma poitrine  
Tressaillir comme au bruit d'un carillon joyeux.  
Mon amie a souri ; sur mon cœur anxieux  
A passé je ne sais quelle étreinte chagrine.

Si mon ami parfois a des pleurs dans les yeux,  
C'est ma propre douleur qu'en son sein je devine ;  
Quand je vois mon amie en larmes, j'imagine  
Toute peine, excepté celle qui m'atteint mieux.

Lui, c'est un beau jour franc, devant qui tout éclate ;  
Elle, une sombre nuit, rageuse et scélérate ;  
La nature pour eux ne fit rien à demi.

Mais quoi ? toujours l'orage, et toujours l'accalmie !  
Ne puis-je un seul instant détester mon ami ?  
Ne puis-je, une heure entière, adorer mon amie ?

## SACRA PROVIDENTIA

De l'eau, de l'eau, toujours de l'eau !  
— Un beau temps de loir et d'ermite !  
Je songe à vous que rien n'abrite,  
Bohème et chien saute-ruisseau.

Qui n'est pas content ? C'est l'oiseau.  
Devant la porte, et vite, et vite,  
Sème un peu de grain, ma petite,  
Et dressons la table au moineau.

Il vient, pépie, et te fait fête ;  
Mais de son coin le chat le guette ;  
Veux-tu fuir, méchant garnement ?

Un guet-apens, quelle impudence !  
Il nous manquait cela, vraiment,  
Pour imiter la Providence !

## EN LISANT PÉTRARQUE

Page à page, le cœur plein de ravissements,  
De Pétrarque, hier soir, je lisais le poème ;  
Or, un doute me vint : lorsqu'à ce point l'on aime  
Se peut-il qu'on ne soit payé que de tourments ?

Soudain m'apparut Laure en sa beauté suprême,  
Telle qu'elle est dépeinte en maints sonnets charmants.  
« — Laure, de grâce, au nom du salut des amants,  
Du mot de cette énigme instruisez-moi vous-même. »

« Pétrarque a-t-il de vous reçu le doux merci ?  
« — Non ! ce but envié fut son moindre souci ;  
Dans la femme adorée il poursuivait la Gloire. »

« — Vous, du moins, l'aimiez-vous ? — Moins qu'on n'a dû le  
[croire ;  
En amour, c'est l'oser, non l'aveu qui nous plaît ;  
Il le chantait trop bien : que ne l'a-t-il mieux fait ? »

## DANS LA BRESSE AU SOL GRIS

Dans la Bresse au sol gris coupé d'étangs limpides,  
Saint Hubert a souvent ri de me voir chasser ;  
Car le râle me nargue en ses crochets rapides,  
Et le lièvre, bien coi, me regarde passer.

Un jour, las et fourbu, les flancs du carnier vides,  
Je m'étendis à l'ombre et cessai de penser.  
Deux bouleaux balançaient sur moi leurs voix timides,  
Et je crus les entendre en ces mots converser :

« – Comprends-tu, disait l'un, qu'on soit assez poète  
Pour venir de si loin dormir, et qu'on s'entête  
À poursuivre un gibier qu'on ne veut pas tenir ? »

Et l'autre : « – Mon avis est que cet imbécile  
Ennuyé de sa femme, aura quitté la ville  
Pour s'ennuyer tout seul, et n'en pas convenir. »

## CI-GÎT...

À minuit, s'ouvrent les tombeaux.  
Les morts, au dernier coup de l'heure,  
Désertant leur noire demeure,  
S'en vont voisiner sans flambeaux.

Entendez-vous le vent qui pleure  
Parmi les croix et les rameaux ?  
Non ! c'est soupirs de tourtereaux,  
Et bruit de lèvres qu'on effleure.

Mais l'aube a blanchi le clocher.  
Alerte ! il faut vous recoucher  
Sous l'épitaphe de vos pierres.

Dans le souci d'un rendez-vous,  
N'allez pas vous tromper de bières,  
*Femmes fidèles, bons époux !*



## HOMO UNIUS LIBRI

Tel dévot ne saurait, ailleurs qu'en son psautier,  
Épeler sa prière. Ainsi prend-on coutume  
D'un site où l'on revient ; maint esprit ne s'allume  
Qu'à son heure, en son jour, en son lieu familier.

Pourrais-je vous trouver dans un autre encrier,  
Sur un autre pupitre, au bout d'une autre plume,  
Petits riens agaçants dont j'emplis ce volume,  
Devant certain portrait qui semble m'épier ?

Mon cœur aussi, je pense, a pris des habitudes ;  
Il fait son doux souloir et ses fortes études  
D'un petit livre à lui dont il tient chaque mot.

Braves gens qui riez, lisez donc dans les vôtres !  
Comme on serait fervent, si, pareil au dévot,  
Nul ne savait aimer dans le texte des autres.

## ARDELIO

Sourire en permanence, œil remuant, teint rose,  
Il est tout feu, tout flair, et tout activité ;  
Se croire indispensable est son infirmité :  
Flexible, il s'insinue ; éconduit, il s'impose.

Que n'a-t-il pas prévu ? De quoi n'est-il pas cause ?  
Quel progrès n'a-t-il pas, lui premier, médité ?  
Tu ne t'en doutais pas, trop ingrate cité,  
Sans lui, tout te manquait, — même quelque'autre chose.

Ah ! l'ardent balayeur d'abus ! De près, de loin,  
Il en cherche, il en trouve, il en crée au besoin ;  
Et quel résisterait, écrasé d'un volume ?

Ne vous frottez pas là, gens en quête d'esprit :  
Ce qu'il tient à la main, du moment qu'il écrit,  
Pourrait être aussi bien un plumeau qu'une plume.

## UN DIPLOMATE ACCOMPLI

À le voir s'agiter, presque sans embarras,  
On le croirait de chair et d'os, cet automate,  
N'était le cœur absent, certaine gêne aux bras,  
Et la rigidité du cou dans la cravate.

Des ressorts compliqués meuvent, du haut en bas,  
La poitrine, les reins, les poumons et la rate ;  
Est-il complet d'ailleurs ? vu sa figure ingrate,  
C'est de quoi la beauté ne s'informerait pas.

Il fut construit à faire un peu de tout, à tendre  
Un peu partout ; qu'il veuille ou monter ou descendre,  
L'intime jeu se prête à des calculs très fins.

Mais s'il parle, malheur ! Le mécanisme louche  
Trahit les trucs secrets, et l'on sent que la bouche  
N'est qu'un tube chargé d'une phrase à deux fins.

## NAÏVETÉ

« Tu vois bien ce monsieur ! c'est mon meilleur ami ;  
Pour lui, j'y suis toujours, toujours, entends-tu, Lise ?  
Tu me réveillerais si j'étais endormi,  
Et si je sors, dis-lui la route que j'ai prise. »

Lise, niaise en tout, ne l'est pas à demi.  
Notre homme, à peu de jours de là, prend une crise,  
Et meurt sans souffler mot ; ce dont Lise a gémi ;  
Bref, le cortège arrive ; on le porte à l'église.

Survient le tendre ami : « Lise, eh ! vite ! ouvre-moi !  
Ton maître doit m'attendre, il s'en fait une loi ;  
Nous rirons de bon cœur ; j'ai ma soirée entière. »

Et Lise de répondre : « Oh ! qu'il sera content !  
Mais, voyez le guignon ! Monsieur sort à l'instant ;  
Courez ! vous l'atteindrez, je pense, au cimetière. »

## NI ICI, NI LÀ

LE POÈTE

Mes jours comptés sont révolus ;  
Jetez, n'importe où, ma poussière ;  
Toi, mon âme, sa prisonnière,  
Va subir tes destins voulus.

L'ÂME

Pour avoir mal fait ma prière,  
Je n'irai pas chez les élus ;  
L'enfer ne me veut pas non plus :  
Un prince occupe ma chaudière.

LE POÈTE

C'est tant pis ! car j'ai bien aimé,  
Et le Diable eût été charmé  
Du récit de ces folles choses.

L'ÂME

C'est tant pis ! car j'ai bien souffert,  
Et les Anges m'auraient offert  
Le baume de leurs lèvres roses.

## TOUT COMPTE FAIT...

Oui, tu m'aimas un an ! ma fidèle mémoire  
Tient date, et me soutient que la chose est ainsi.  
Par ce temps d'inconstance et de fiévreux souci,  
C'est beaucoup ; un plus fat en pourrait tirer gloire.

Est-ce un an ? permets donc : j'ai souvenir aussi  
De certain fait douteux qui me fut grand déboire.  
Du début à ce point obscur de notre histoire,  
Reste un mois de bonheur dont je te dois merci.

Est-ce un mois ? à présent j'y songe davantage,  
Et n'aperçois vraiment que huit jours sans partage.  
Mais, au fait, ces huit jours avaient leurs nuits contre eux.

Rayons-les, et disons : Tout compté, je demeure  
Le plus favorisé parmi tes amoureux,  
Si tu m'as adoré, moi tout seul, presque une heure.

## LA NATURE M'A RÉPONDU

Mon bonheur s'était envolé :  
L'amour d'autrui m'était torture ;  
Je promenais à l'aventure  
Mon pauvre cœur inconsolé ;

Et je disais à la Nature :  
« Mets un crêpe à ton front voilé !  
Que fait là ce ciel étoilé ?  
Ton sourire m'est une injure ! »

La Nature m'a répondu :  
« – Nigaud ! que ton cœur éperdu  
Se cherche une autre associée ;

Deux pinsons qui vont s'adorer  
À leurs noces m'ont conviée :  
Je n'ai pas le temps de pleurer. »

## DE LINDOR À GÉRONTE

Les contraires, dit-on, se cherchent. À ce compte,  
Nous formons un contraste assez bien réussi,  
Et tel, qu'en mariant la rose et le souci,  
Un jardinier pourrait en créer — pour sa honte.

L'Amour a beau tenir tout âge à sa merci,  
Comme en ses vers galants Anacréon le conte,  
Pour moi, c'est à mon corps défendant que j'affronte  
Le ridicule honneur d'être amoureux transi.

Vieillis, ou quitte-moi ! je suis, belle maîtresse,  
Trop mûr pour afficher au grand jour ta jeunesse,  
Trop jaloux pour souffrir qu'un autre en ait l'accès.

« — Bon ! dis-tu, c'est le nom d'*amant* qui t'inquiète ?  
Sois *mon oncle* en public ! » — Ô fierté du Poète !  
De Lindor à Géronte est-ce descendre assez !



## AU GAI PAYS DU TENDRE

Au gai pays du Tendre est-il un seul détour  
Où nous n'ayions passé cent fois, et davantage ?  
Nous nous sommes tout dit en ce cher caquetage,  
Gazouillis des oiseaux quand ils se font la cour.

Nous nous sommes tout dit, et vraiment c'est dommage !  
Nous trouvions à semer, sur les marges du jour,  
Tant de gentilles fleurs, — de celles que l'amour  
Fait, au jardin du cœur, éclore à son passage !

Plus un mot ! ton ennui n'a d'égal que le mien ;  
Sur quoi va, désormais, rouler notre entretien ?  
Veux-tu que nous causions politique, — ou science ?

Tiens ! je vais te conter un petit conte bleu :  
« Jadis, deux amoureux s'aimaient en conscience ;  
Un jour, ne s'aimant plus... » — Tu sais le reste ; adieu !

# L'AFFÛT AU RAISONNEMENT

Il se fait dans l'esprit une perpétuelle  
circulation d'insensibles  
raisonnements.

(J. JOUBERT. — *Pensées.*)

## LES MOUCHES D'OR

Enfant craintif, le soir, quand du long corridor  
L'ombre vers moi rampait, portant la peur des choses,  
Si je fermais les yeux, sous mes paupières closes  
Je voyais en beaux ronds danser les mouches d'or.

Vous qu'enfant j'évoquais à mes heures moroses,  
Homme, en mes jours d'ennui, je vous appelle encor ;  
Mais combien tristement vous reprenez l'essor  
Qui fixait ma pensée à vos métamorphoses !

Étincelants follets, mouches d'or, n'êtes-vous  
Que des esprits souffrants et changeants comme nous ?  
Ce qui blanchit nos fronts a-t-il noirci votre aile ?

Et quand l'hiver vous glace aux ruches du cerveau,  
L'une de vous, au moins, vivante y reste-t-elle,  
Germe d'essaim futur pour un printemps nouveau ?

## LA CÉLÉBRITÉ

Les flancs creux, la mine affamée,  
Les regards portés en avant,  
Cours, mon brave petit savant,  
À l'assaut de la Renommée.

On te dira : « — Pure fumée  
Qui fait sécher son poursuivant !  
Mieux vaut un ventre bien vivant  
Qu'une mémoire bien famée. »

Ne crois pas ces direx moqueurs,  
Mais songe aux futurs chroniqueurs  
Qu'entretient ta sainte lubie.

Grand mort ! c'est pour eux que tu gis  
Entre le chien de Montargis  
Et le passereau de Lesbie.

# ÉPHÉMÉRIDES

À MON AMI GUSTAVE MATHIEU

Cet almanach, dont je détache  
Une feuille, chaque matin,  
Me dit , jour à jour, le destin  
D'un grand nom laissant grande tache.

– Mort de Guillaume sous la hache...  
– Mort de Pierre dans un festin...  
– Mort de Paul sur une catin...  
Tout cela vaut-il qu'on le sache ?

On devrait, quand un coquin dort,  
Lui dénier même la mort,  
En tuant jusqu'à sa mémoire.

Ce serait la leçon des rois  
Qui ne daignent signer l'histoire  
Qu'avec du sang au bout des doigts.

# SAPERE AUDE

À WILLIAM BONAPARTE WIZE

Ta devise est fière, et me va ;  
Mais elle est, — soit dit sans offense,  
Tout le rebours de la défense  
Qu'à nos parents fit Jéhovah.

Sous l'arbre d'or de la science,  
Ève , un jour rêvant, la trouva ;  
Sa faute heureuse nous sauva  
De languir aux langes d'enfance.

« Raison peureuse, ose savoir !  
Savoir est clé de tout pouvoir. »  
Ainsi lui parlait la couleuvre.

Sur cet arbre mystérieux,  
La pomme est toujours mûre. — À l'œuvre !  
Dérobons le secret des Dieux !

## PENSÉE D'OUTRE-TOMBE

Les siècles se lèguent l'écrit,  
Les cœurs se lèguent la pensée ;  
La Vie est une traversée  
Où le vif du mort se nourrit.

L'image que l'ombre surprit  
Se réveille en nous, mieux tracée,  
Et de la forme terrassée  
Surgit, transfiguré, l'esprit.

Ainsi du Génie ; il ne fonde  
Son autorité dans le monde  
Qu'à l'heure où du monde il s'enfuit,

Pareil à ce grand météore  
Dont on ne voit jaillir l'aurore  
Qu'à l'instant où se fait la nuit.

# LE PLONGEUR

À M. PROSPER BLANCHEMAIN

Ce qui se dit va quelque part,  
Ce qui se pense prend des ailes ;  
Et des sources, toujours nouvelles,  
Ainsi s'amassent à l'écart.

Réminiscences éternelles,  
C'est vous qui formez ce grand Art  
Où l'esprit, comme le regard,  
S'éprend des formes les plus belles.

Le poète, plongeur-juré  
De l'Idéal inexploré,  
Fouille sans fin ce flot splendide,

Et souvent, vaincu du travail,  
Revient, chargé d'algue sordide  
Qu'il a prise pour du corail.



## CES BONS AGNEAUX

Ces bons agneaux qu'on tond si bien  
(C'est mes frères que je veux dire)  
Vont à la main qui les attire,  
 Craignent le maître, aiment le chien.

Tendre est leur cœur ; il y respire  
Comme un ressouvenir ancien  
Du frais pacage arcadien,  
De la faunesse et du satyre.

Le malheur est que les plus doux  
Sont sujets à certain délire :  
La couleur rouge les rend fous.

Dans ce troupeau qui se déchire,  
Comme on fait l'affaire des loups !  
(C'est mes pareils que je veux dire).

## DANS LA RUE

Dans la rue affairée où le matin ramène  
Les damnés du labeur et le bruit de l'enfer,  
À travers ces martyrs de l'âme et de la chair  
Je passe, en déplorant la destinée humaine.

Ils sont là, tous, marqués au front d'un sceau de fer !  
La nuit, douce aux heureux, n'a fait qu'aigrir leur peine,  
Et le réveil les rend moins au jour qu'à la haine,  
Ces jaloux d'aujourd'hui, ces envieux d'hier.

De son rêve obsesseur l'homme a gardé la fièvre ;  
Le juron contenu qui soulève sa lèvre,  
À la face du ciel crache insulte et mépris.

Sa femme, cependant, l'œil cerné, le teint blême,  
Gagne des réduits noirs où, Dieu sait à quel prix,  
Le Travail affranchit son ventre du blasphème.

## SUR LES QUAIS

Ce soir, le long du Rhône où brillent par milliers  
Les lampes du travail aux lueurs ménagées,  
J'admirais, en nombrant ces ruches étagées,  
Ce qui se meut de vie au fond des ateliers.

Quels silos ouvres-tu, Nature, et quels celliers,  
Pour mâter à la fois tant de faims enragées ?  
« — Fils de l'homme, demande aux mamelles chargées  
L'ineffable secret de leurs dons journaliers. »

Mais l'amour, en est-il aussi pour tout le monde ?  
— Et le fleuve chantait : « C'est la source féconde  
Dont nul ne peut barrer le courant infini ! »

Et songeant qu'à ces eaux le plus petit s'abreuve,  
J'en ai trouvé ma part meilleure, et j'ai béni,  
Moi, le grand altéré, l'aumône du grand fleuve.

## À LA FEMME

Oui, l'homme a, sur ton sexe, épuisé l'injustice !  
Dans tous les droits de l'être il détient la moitié,  
Son amour te salit, tu subis sa pitié,  
Et de fiel il emplit ton cœur, amer calice.

À genoux ! fais saigner tes reins sous le cilice !  
Accuse ton péché vainement expié !  
Ton juge ne t'absout qu'en te foulant du pied :  
N'es-tu pas à ses yeux le serpent de malice ?

Tu les as bien voulus, ces mépris accablants !  
Du méchant avorton que l'on porte en ses flancs,  
Mère, on fait son égal, non son Dieu, non son maître !

Que sert-il de crier : « Maudite humanité ! »  
C'est depuis cinq mille ans ton refrain : — Lâcheté !  
Tu pouvais empêcher l'Humanité de naître !

## BEATI PAUPERES SPIRITU

Dans son premier duvet, à l'heure qu'elle éclot,  
Je saisirai ton âme, et, de l'aile future  
J'arracherai la plume avant qu'elle soit mûre,  
Et ton âme dira : « Ramper était mon lot. »

Puis, j'emprisonnerai ta raison qui murmure  
Dans les étroits circuits d'un rosaire dévot,  
Sous les joints d'un verset, sur le perchoir d'un mot,  
Et ta raison dira : « J'en ai pour ma mesure. »

L'amour t'affranchirait ? Je ferai que ton cœur,  
Veuf d'aliment humain, lui-même se dévore  
Dans le martyre lent de sa stérile ardeur.

Vienne l'heure où du corps le souffle s'évapore,  
Et tu vas droit au ciel, bel ange de candeur,  
Pur comme une colombe, — et bien plus bête encore.

## SANS ADMIRATIONS !

Autrefois, j'honorais, comme saints de fêtes,  
Tous les assis au large et tous les haut perchés,  
Et les porte-lauriers soutachés, panachés,  
Et les ventripotents de toutes broderies.

Hélas ! qu'on vous perd vite, illusions chéries !  
Du jour où je les ai, de près, vus et touchés,  
Ces fantoches d'orgueil par l'habit affichés,  
J'en fais état non plus que de fanges fleuries.

Pardon, mon Dieu ! j'outrage ainsi ta Majesté ;  
Dans les grands de la terre on te dit reflété,  
Et c'est Toi que par eux on élève et décore.

Donne-moi — (le respect est un de nos besoins)  
Ou de les vénérer, ou d'admirer du moins  
Ceux qui, les connaissant, les vénèrent encore.

## NÉANT PEUPLÉ

L'immensité t'écrase, — impasse  
Dont les soleils sont l'horizon ;  
Regarde à tes pieds, ô Raison !  
Les Cieux sont hauts, ta vue est basse.

Vois ! pour l'humble ciron qui passe,  
L'univers est fait d'un gazon,  
Une heure écoule une saison,  
Le point lui-même est un espace.

De ces infiniment petits,  
Les impalpables sont sortis,  
Les invisibles vont éclore.

Le Rien se meut ; descends toujours...  
« — Ô terreur ! dis-tu, c'est encore  
L'Immensité, mais à rebours ! »

## LA SUCCUBE

Ta langue à tout jamais doit-elle être scellée,  
Ô Sort ! et contre toi n'est-il aucun recours ?  
Du point noir d'où je viens au point noir où je cours  
Je sens ta force occulte à tous mes pas mêlée.

Sous les traits d'une femme elle s'est révélée  
L'obsession terrible aux réseaux doux et lourds,  
Cauchemar de mes nuits, délire de mes jours,  
Qui met enfer et ciel dans mon âme affolée.

Strige aux mordants baisers, vierge au bras caressant,  
La cruelle a mangé mon cœur, sucé mon sang,  
Et bu jusqu'en mes yeux les larmes que je pleure.

Être ainsi n'est pas être. Ô raison ! sauve-moi !  
Vois ! je voudrais sa mort, et je crains qu'elle meure.  
— Et comment mourrait-elle, ayant ma vie en soi ?



## EN RÉSERVE

Grenier bâti sur le haut chêne,  
Cave creusée en bon terrain,  
Les fourmis y traînent leur grain,  
L'écureuil y porte sa faine.

Car la saison froide est prochaine,  
Et l'instinct dit qu'on aura faim,  
Que l'épargne est le premier gain,  
Et que mourir n'est pas la peine.

À ton hiver as-tu songé,  
Cœur de fou ? qu'as-tu ménagé  
Du beau trésor des saisons closes ?

« – Quelques regrets, quelques remords. »  
– Justement les deux seules choses  
Qui ne font vivre que les morts.

## NAUFRAGÉ CONVERTI

Naufragé converti, j'ai voué ma carène  
Au repos de la baie ; adieu vous dis, ô mers !  
Et vous, périls aimés, traîtres cieux, bords pervers,  
Hurlements de Charybde, appels de la Syrène !

Ainsi je me berçais sur la plage sereine,  
Lorsqu'un cri de détresse émeut soudain les airs,  
Et j'aperçois, roulant parmi les flots amers,  
Une pâle beauté dont la perte est certaine.

Je plonge et la saisis. Mais de ses bras si doux,  
Elle a lié mon front, mes mains et mes genoux,  
Et la voilà qui chante : « Ô gouffre ! tiens ta proie ! »

« Si la pitié d'un sot t'affronte en ma faveur,  
Tant pis pour lui ! je suis la femme qui se noie  
Par état ; je me sauve en noyant mon sauveur ! »

## LE MAL DE VIVRE

Le mal de vivre te désole,  
Et l'invisible te meurtrit,  
Mensonge effronté dans l'écrit,  
Venin perfide en la parole ?

Fuis ce monde, et bien loin t'isole !  
Le mépris au désert fleurit,  
De l'amitié le loup guérit,  
De l'amour le serpent console.

T'y voilà libre et rassuré ;  
Es-tu sûr d'être délivré  
De toute influence chagrine ?

Crois-moi, ne fais rien à demi ;  
Prends ce fer, frappe ta poitrine :  
C'est là que t'attend l'ennemi !

## OBDUCTA FRONTE SENECTUS

Un vieux cheval, je le caresse ;  
N'ai-je pas souvent embrassé  
Mon vieux chien, perclus et cassé ?  
D'où vient que je hais la vieillesse ?

Ce qui, chez la brute, a pensé,  
S'est-il éteint dans la faiblesse,  
Du moins l'âge, à nos yeux, lui laisse  
Le sceau du mérite passé.

L'homme, au rebours, tu ne le domptes  
Que pour montrer à nu ses hontes ;  
Et de nos maux tirant nos torts,

Ô gâteuse de belle trame,  
Tu fais, sous les laideurs du corps,  
Ressortir les laideurs de l'âme.

## IL NE FAUT PAS DIRE...

Oui, plains ma raison pervertie !  
Ris de mon flanc gauche, écorché  
Pour avoir souvent trébuché  
À travers la ronce et l'ortie !

La Grâce, qui m'a peu touché,  
À ton berceau fut départie,  
Et ton âme, comme une hostie,  
Luit, exempte de tout péché.

Au jardin des roses mystiques,  
Ne marchant qu'à pas extatiques,  
Tu ne peux faillir ? — Qu'en sais-tu ?

Les lois du cœur sont lettres closes,  
Et le manteau de la Vertu  
Peut s'accrocher, même à des roses.

## NUNC VIVENDUM

J'ai souvent admiré que la pauvreté fière,  
Quand le travail lui manque, et que la faim la mord,  
Ne sache pas gaiement se ruer à la mort  
Dans un beau suicide en bloc, par rue entière.

Un songe, cette nuit, m'a fait voir que j'ai tort.  
— La ville était défunte, un philtre délétère  
Ayant d'un coup figé la vie en toute artère ;  
L'ordre y régnait : tel est un vaste camp qui dort.

Seul vivant, un vieux pauvre à la mine affamée,  
Péniblement gagnait sa borne accoutumée ;  
Il murmurait : « Souffrons encor, souffrons toujours !

Que celui-là des maux à jamais se délivre  
Qui craint de durer trop ! Mais moi, trancher mes jours ?  
J'ai cent ans bien comptés ; à cet âge, on peut vivre. »

## ET SEPTIMO DIE REQUIEVIT

Les pleurs humains tombés depuis l'aube des mondes,  
Réunis, formeraient de lamentables mers,  
Où, comme un ouragan, sonneraient par les airs  
Nos prières, nos cris, nos plaintes furibondes !

Assez pleurer ! assez crier ! en vain tu fondes  
Le pourquoi de ton ombre en ce clair univers,  
Les soleils sont muets, et sous les cieux déserts  
Il faudra que toi-même à toi-même répondes.

L'Éternel dort, depuis l'œuvre des six grands jours ;  
Les siècles passeront sans abrégier le cours  
De ce repos troublé par la clameur des hommes.

La Vie étant sa loi, même au fort du sommeil  
Il lui plut d'en garder conscience, et nous sommes  
Le cauchemar qui tient sa pensée en éveil.

# L'ÉCHAPPÉ

À MON AMI JOSEPH BIGEAN

Quand tu vas, recherchant le calme et le silence  
Dans quelque lieu désert que nul n'a fréquenté,  
À part un loup peut-être, en vœu d'austérité,  
Rien n'y vient-il troubler ta sereine indolence ?

L'homme a beau, quelque jour, se croire en liberté,  
S'il peut du noir souci tromper la vigilance,  
Pareil au chien qui rompt son attache, il balance  
Toujours un bout de corde après son cou resté.

Il se rêve affranchi, mais au moment qu'il goûte  
Ton charme, ô solitude ! et ton doux rajeunir,  
Et qu'à ses sens blasés ton sens vivant s'ajoute,

Soudain, comme un bandit qui lui barre la route,  
Se dresse à ses côtés, tout prêt à le punir,  
Le sinistre geôlier du cœur : — le souvenir.



## RISUM TENEATIS

Pli discordant sur la lèvre suave,  
Éclair de laid, le rire humain fait mal ;  
Il sonne faux comme un bruit de métal,  
Et fait songer à des chaînes d'esclave.

C'est un défi de douleur qui se brave !  
Le fou d'Abdère, en son tic jovial (\*),  
M'eût irrité ; mais l'autre original (\*\*)  
Valait-il mieux ? Le vrai sage est plus grave ;

D'un front que rien ne relève et n'abat,  
Lèvre serrée ainsi qu'en un combat,  
Il marche, froid, sous le Sort invisible.

Naître en pleurant, et vivre pour souffrir,  
Vous qui trouvez ce destin-là risible,  
Vous méritez de ne jamais mourir !

(\*) Démocrite (Note de l'auteur)

(\*\*) Héraclite (Note de l'auteur)

## ABNÉGATION

Toute vie, à sa suite, amène sa cohorte  
De vertus sans mérite et n'ayant rien coûté.  
Il en est une au moins, dupe de charité,  
Qui, du ciel, toute seule, ouvrirait bien la porte :

Souffrir stoïquement, sans plainte, à son côté,  
Un être qu'on déteste, — homme ou femme, n'importe !  
L'ayant pour ennemi, lui faire bouche accorte,  
Et, désirant sa fin, le tenir en santé.

Cette vertu fut mienne, et d'autant m'amnistie,  
Que je suis absolu dans mon antipathie.  
( — Renoncement complet qui n'en est que plus beau ! )

Ai-je menti ? Réponds, vieille, dont l'épouvante  
Me suit, depuis trente ans que tu dors au tombeau !  
Morte, tu me fais mal ; — qu'était-ce donc, vivante !

## DEBITA JURA, VICESQUE SUPERBAE

Où fuir pour éviter les flèches acérées  
Que décoche à ses fils la droite du Très-Fort ?  
Il n'est ni bouclier, ni caverne, ni fort,  
Qui puisse en garantir nos poitrines navrées !

C'est pour te faire aimer, Père, que tu nous crées,  
Et, sans dire pourquoi, tu nous frappes d'abord !  
Droit de vie, on te hait ! on te craint, Droit de mort !  
Encor faut-il chanter tes louanges sacrées !

Le jour où, par-devant ton tribunal puissant,  
Comparaîtront les rois souillés de notre sang,  
Que vas-tu reprocher à ces héros funestes ?

« — Ah ! Seigneur, diront-ils, calmez votre courroux ;  
Le Dieu des désespoirs, des combats et des pestes  
Aurait mauvaise grâce à se plaindre de nous ! »

## INCENDIE À BORD

Le vaisseau va sombrer ! Sa puissante membrure,  
Sous la flamme en travail craque de toutes parts ;  
Le pont brûle les pieds des passagers hagards,  
Et l'horreur de la fin d'avance les torture.

Les matelots, grisés d'eau de feu, n'ont plus cure  
Du salut général. Affolés et pillards,  
On les voit s'agiter, escomptant les hasards  
Qui doivent compliquer la suprême aventure.

Un sinistre songeur, de noir vêtu, là-bas,  
Ricane et dit : « La torche a bien servi mon bras !  
Ils ne m'ont pas voulu pour pilote ? Vengeance !

Qu'ils meurent ! Cependant qu'obstiné survivant,  
S'il te reste une épave, ô navire *La France*,  
Je m'y cramponnerai, plus absolu qu'avant ! »

## ET PUIS ? ...

Ingrat ! j'ai mis en toi toute ma complaisance,  
Tu dormais au néant, je t'ai donné le jour.  
— Et puis ? ... — Comme on prépare un sol par le labour,  
J'ai, par la Peine, ouvert ton être à l'Espérance.

— Et puis ? ... — Ton sein fécond vit éclore l'amour ;  
Tu connus ses plaisirs aiguisés de souffrance.  
— Et puis ? ... — Sous les excès de l'amoureuse transe,  
La vertu de fatigue est venue à son tour.

— Et puis ? ... — L'âge imbécile a versé dans tes veines  
Sa langueur malade avec ses sourdes gênes :  
Effroi du lendemain, regret des jours enfuis.

— Et puis ? ... — Par le dégoût amer de toute chose,  
J'ai disposé ton âme à la métamorphose  
Qui doit jusqu'en mes bras la ramener. — Et puis ? ...

## CLOTURE

Mon cœur et mon cerveau sont toujours en querelle ;  
L'âge en vain sur eux passe, il n'y met point l'accord ;  
« Trahison que l'Amour ! » me dis-je, et j'aime encor ;  
« Mensonge que la Gloire ! » et je m'occupe d'elle.

J'ai pourtant des retours de sagesse en mon for :  
« Si je supprimais l'un, l'autre aurait part plus belle ;  
Mais sur qui portera la réforme cruelle ? »  
Et le combat s'engage, et la sagesse a tort.

Ainsi, sans rien trancher, j'entretiens ma souffrance,  
Et, las des deux, je mets ma dernière espérance  
Dans je ne sais quel choc où tout aura péri.

J'attends la crise, ainsi qu'un malade stoïque,  
À bout d'angoisse, attend le remède héroïque  
Qui le tue, et par qui, du moins, il meurt guéri.

# VARIÉTÉS

## POUR LES INONDÉS

Ah ! fléaux sur fléaux ! la mesure est trop pleine !  
Et nous pensions : « Qu'importe à nos voisins jaloux ? »  
Mais notre cri d'angoisse est allé jusqu'à vous,  
Et vos cœurs ont saigné, frères, par notre veine !

Toi seule as fait la sourde, Allemagne hautaine  
Que notre ombre importune, à qui nos deuils sont doux.  
Berce avec nos sanglots tes fils sur tes genoux,  
Et qu'ils sachent comment nous pratiquons la haine !

Si le Rhin, quelque jour, se déchaînant contre eux,  
Jetait aux quatre vents leur appel douloureux,  
La pitié nous prendrait. Sans amère parole,

Mais sans lever sur toi nos regards outragés,  
Nous irions gravement te tendre notre obole.  
— Tu nous remercierais, et nous serions vengés.



## MILLE PIAGGE IN UN GIORNO

(PÉTRARQUE)

L'Amour, qui rend ailés pieds et cœur, et nous mène,  
Dans son essor, vivants, jusqu'aux troisièmes cieux,  
M'a fait voir, en un jour, ce que la sombre Ardenne  
Cache de noirs torrents et de bords odieux.

Doux penser ! j'errais seul, sans armes, dans ces lieux  
Où le fier Mars, le fer en main, n'ose qu'à peine  
S'aventurer, plus grave et non moins anxieux  
Qu'esquif en mer flottant sans cap et sans antenne.

Au déclin de ce jour morne comme une nuit,  
En songeant d'où je viens, et quel Dieu m'a conduit,  
Je sens naître ma peur de mon audace même ;

Mais le riant pays et le fleuve enchanté  
Sont là qui me font fête, et vers l'astre que j'aime  
Déjà mon cœur se tourne avec sérénité.

## RAPIDO FIUME CHE D'ALPESTRA VENA

(PÉTRARQUE)

Rhône rapide, enfant des neiges éternelles,  
Qui, déchirant tes bords, avec moi nuit et jour  
Descends, (car nous avons des pentes parallèles :  
La Nature t'emporte où me conduit l'Amour)

En toute hâte va, sans halte ni détour ;  
Mais avant de livrer aux mers tes eaux fidèles,  
Remarque bien un site, adorable séjour,  
Où l'air est plus suave, où les fleurs sont plus belles.

C'est là qu'est mon vivant et gracieux soleil  
Qui caresse et fleurit ton rivage vermeil.  
Peut-être (ô quel espoir !) mon retard la désole ;

Baise son pied mignon, baise sa blanche main,  
Et dis-lui : « Le baiser tient lieu de la parole ;  
L'âme a pris les devants, le corps est en chemin. »

## AUX POÈTES

DE LA GUIRLANDE DES MARGUERITES

Toute nuit porte en soi des promesses d'aurore ;  
Tout siècle en fleur contient le siècle enseveli ;  
La lumière est sous l'ombre, et le bruit sous l'oubli ;  
Mais quel magicien les forcera d'éclorre ?

De ce rôle sacré le poète s'honore :  
Il sait tirer d'un front que la mort a pâli,  
L'horoscope de vie, inscrit en chaque pli.  
Frères, vous l'avez fait ! — Vous faites mieux encore :

En renouant les fils qui tiennent enlacés  
Les amours de notre âge à ceux des temps passés,  
Vous dotez les aïeux de jeunesse éternelle ;

Leur tombe, grâce à vous, n'a plus rien de hideux ;  
Vous la parez de fleurs, et la rendez si belle  
Que vous donnez le goût d'y dormir auprès d'eux.

14 décembre 1865

## À M. H. MESSIER

BIBLIOTHÉCAIRE DE LA VILLE DE BORDEAUX

L'âge obscurcit en vain ma mémoire confuse ;  
Ton souvenir y vit pieusement gravé,  
Ami de mon matin, perdu, puis retrouvé,  
Qui, premier, délias les ailes de ma Muse.

Ô cruel ! qu'as-tu fait ? Vers l'horizon rêvé,  
Au lieu de la beauté dont la splendeur m'abuse,  
Que ne m'as-tu montré le masque de Méduse ?  
Le poète en fût mort, l'homme eût été sauvé.

Dans quelque gras métier où l'esprit se mutile,  
J'aurais emprisonné mon ardeur inutile,  
Et fait à mes instincts litière d'idéal.

Oui ! mais j'ignorerais ta puissance féconde,  
Labeur de la pensée, et ton auguste mal,  
Amour, levier par qui nous remuons le monde.

1<sup>er</sup> novembre 1867

## À M. LE BARON DE WALCKENAER

Poète aimé, le ciel accorde à ton grand âge  
Cette sève de cœur que l'enfance envierait ;  
Tel on voit un vieux chêne, aïeul de la forêt,  
Des verdeurs du printemps égayer son feuillage.

Dans ta sérénité s'exprime un clair langage  
Par où, plein de vertus, ton passé m'apparaît ;  
Travail et bienfaisance en marquent chaque trait ;  
J'y reconnais un homme, et j'y salue un sage.

Chez les fous de ce siècle égoïste et fardé,  
Sage d'un autre temps, je t'admire, attardé  
Comme un guide éprouvé montrant la route à suivre.

Puissé-je ainsi que toi, d'un cœur doux et content,  
Soumis au poids des jours qui me restent à vivre,  
Les porter aussi bien, si je n'en porte autant !

27 mars 1878

---

La  
Gab  
Kal  
othèque

---